

Le détective était une femme : le polar a-t-il un genre ? de
Frédéric Regard

À armes égales. Les femmes armées dans les romans policiers contemporains de Caroline Granier

Laurence Perron

Numéro 269, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, L. (2019). Compte rendu de [*Le détective était une femme : le polar a-t-il un genre ?* de Frédéric Regard / *À armes égales. Les femmes armées dans les romans policiers contemporains* de Caroline Granier]. *Spirale*, (269), 78–81.

Mauvaise dégaine : agents de police et agentivité féminine

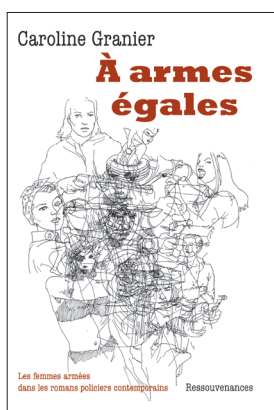
LE DÉTECTIVE
ÉTAIT UNE
FEMME : LE
POLAR A-T-IL
UN GENRE ?

FRÉDÉRIC REGARD
PUF, 2018, 181 p.



À ARMES
ÉGALES.
LES FEMMES
ARMÉES DANS
LES ROMANS
POLICIERS
CONTEMPORAINS

CAROLINE GRANIER
Ressouvenances, 2018,
257 p.



Dans *Scruté à la loupe* (2006), Marie-Ève Denis rappelait à notre souvenir les quatre grandes catégories de héros de roman policier qu'avait déclinées Jacques Dubois (2005) : le Surhomme, le Médiateur, le Flâneur et le Dandy. Ce sont, sans exception, des figures historiquement masculines. Anne Lemonde (1984) s'attaquait déjà à ces absences multiples, qui concernent tant la position auctoriale que celle de critique et, évidemment, de personnage principal. À vrai dire, il semble que le seul foyer de surreprésentativité de la femme, en régime policier, soit celui du cadavre ou de la femme fatale. D'aucuns ne craignent pas d'affirmer que le roman policier – et toute sa tradition – s'érige sur la mutilation, l'évacuation ou le mépris du corps féminin, puisque « les figures mythiques de la femme-enfant [donc pas encore mature], de la mère castratrice [figure de protection ou d'agression asexuée] et surtout de la femme fatale [réifiée] structurent les représentations des femmes dans le roman noir ». En effet, nul lecteur de roman policier n'ignore le sort peu favorable qui est réservé aux « femmes dans le frigo » (Simone Gayle, 1999) de la tradition policière, qui demeurent souvent les figurantes muettes de leur propre drame.

Étant donné l'incompatibilité
entre la forme policière classique
et la représentation positive d'un
personnage de détective féminin,
il faudra trahir – ou bien le
genre, ou bien le *gender*.

Malgré un certain rééquilibrage contemporain de ces inventaires peu engageants, on ne peut évacuer ni cette tendance historique et ses conséquences sur la perception du genre littéraire, ni la place modeste qu'y occupe l'agentivité féminine ; cependant, on ne peut non plus récuser l'immense potentiel de récupération qu'ouvre un imaginaire aussi fortement codifié. Le *double bind* (genré et générique) de la tradition policière deviendrait alors le socle d'une critique des discours littéraires et de ses fondements idéologiques de leurs structures qui passerait par un remaniement des figures idoines du roman de détection. Voici alors que se trament de nouvelles lignées de communautés d'autrices et de personnages agentifs. Face à ce phénomène, la critique emboîte le pas, mais parfois clopine.

BIEN S'EN TIRER (AVEC OU SANS FUSIL)

Dans *À armes égales*, Caroline Granier recense l'apparition de femmes armées dans ces « *fiction[s] [qui] peuvent nous aider [...] à sortir de l'état de victime en nous représentant nous-mêmes comme agissantes et non plus impuissantes* ». S'intéressant au discrédit souvent jeté sur les figurations de la violence féminine par ceux qui en craignent l'apologie, l'autrice revendique davantage la possibilité même de représenter l'exercice d'un pouvoir féminin, puisque « *pour rejeter [...] la violence, encore faut-il y avoir accès* ». Granier prend cependant soin de préciser qu'il « *ne suffit pas de se trouver du bon côté du couteau pour s'affranchir des rapports de domination* », et que mettre en scène une enquêtrice violente sans remettre en cause les rapports sociaux de sexe relève bien davantage de la reconduction que de la révolution.

C'est sur la base de cette précaution que le texte est découpé. La segmentation en chapitres et sections de l'ouvrage, dont la logique de départage est fondée sur les « types » de représentation de l'héroïne (qui vont de la femme fatale en escarpins à la superhéroïne masculinisée), montre bien la diversité des occurrences possibles de la femme armée, mais souligne aussi les problèmes spécifiques à chacun de ces archétypes. Écrit dans une langue limpide, maîtrisée mais très fluide, le texte ne dissimule pas l'enthousiasme suscité par l'objet d'étude (dont on oublie souvent qu'il est, avant tout, objet d'amour) et ne fait jamais l'économie d'une conscience aiguë des enjeux sociologiques qui sous-tendent l'idéologie parfois raboteuse de certains romans.

Signe indéniable d'une efficacité dans la progression de la pensée, la réflexion de Granier fait affleurer en nous des intuitions et hypothèses auxquelles elle donne ensuite forme quelques lignes plus loin, avec l'élégance de nous faire croire que l'épiphanie, savamment préparée par le texte, nous est venue sans aide. L'exercice, en produisant chez le lecteur une certaine expérience de la sérendipité, a l'avantage de nous rendre solidaires des détectives à l'honneur. À Granier, on peut opposer un seul reproche, qui reste cependant majeur : celui de faire une part trop belle au résumé des œuvres – une faiblesse dont la faute revient peut-être à l'enthousiasme de l'autrice, mais qui gâche un peu le nôtre au passage. Alors que près de la moitié de l'ouvrage, s'il fallait compter, tombe dans le commentaire descriptif, les passages critiques, comme des éclaircies à travers le compte rendu, nous laissent à la fois enchantés par les déductions proposées et déçus de leur rareté.

DE L'ÉDULCORATION DES DISCOURS

Malgré ses allures d'exemplaire, le texte de Granier nous rappelle que « *même si un grand nombre de femmes a publié (dès les années 1930) et continue de publier des romans policiers, l'image du polar comme littérature virile demeure* ». Étant donné l'incompatibilité entre la forme policière classique et la représentation positive d'un personnage de détective féminin, il faudra trahir – ou bien le genre, ou bien le *gender*. Ne pas tenir compte de ce dilemme, qui seul rend possible la charge subversive renvoyant dos à dos ces deux impératifs, relèverait au mieux de l'ignorance, au pire de la mauvaise foi.

On hésite longtemps, à la lecture de *Le détective était une femme*, sur la catégorie qui parvienne le plus efficacement à en décrire les présupposés méthodologiques et idéologiques. Le postulat initial semble prometteur : l'auteur projette de s'attaquer à « *cet aveuglement qui consista à nier que le récit de détective eût aussi [...] des limières et des héroïnes* ». Dans cette optique, Regard se demande « *si le canon officiel de la littérature de détection anglaise n'a pas fait en sorte de valoriser uniquement des auteurs et des enquêteurs hommes, au risque de nier ne serait-ce que la possibilité d'une ascendance féminine du polar* ». Si l'hypothèse est plus que plausible, la réflexion qui en découle multiplie cependant les raccourcis.

L'adéquation entre polar féminin et polar féministe, par exemple, a de quoi déranger. Autre bémol : pour Regard, si les femmes sont instigatrices du genre (l'idée se défend), il faut en conclure que son Histoire est forcément féminine : c'est confondre trop aisément la pratique du polar et celle de son historicisation, alors que cette dernière s'est précisément construite sur la base d'une mise au ban presque systématique de la première. L'Histoire n'est pas une énigme en attente de traducteur, mais un discours institué et situé : à la limite, cet amoindrissement de la contribution des femmes ne permet pas tant d'avancer que l'Histoire du roman policier a toujours été, en réalité, une Histoire féminine, mais plutôt de soutenir qu'elle a, de tout temps, été machiste... Croire qu'une autre généalogie aurait pu s'écrire (et qu'elle doit l'être) est une chose ; dire que sa « vraie » version (penser qu'elle existe) nous a été cachée, c'en est une autre (naïve ou paranoïaque). On a d'ailleurs bien du mal à comprendre dans quel but Regard, voulant rectifier la donne, affirme, à propos du journaliste d'enquête William Thomas Stead et de son influence considérable, « *qu'il fut lui aussi précédé par des femmes, [...] dont l'Histoire, une fois de plus, n'aura pas retenu le nom, consigné les actions, retenu les œuvres* ». Pourquoi, dans ce cas, consacrer un chapitre entier à cet unique homme plutôt qu'à elles toutes ?

ÉLUDER, ÉLUCIDER

D'autre part, l'essai fait montre d'une méconnaissance plutôt surprenante de certaines théories littéraires : l'auteur soutient par exemple que le roman de détection a été de tout temps une forme ouverte (« *C'est indéniable* »), qui vise à renverser la doxa, voire « *une entreprise de démolition du patriarcat* » (!). Or, depuis les années 1980 (et les travaux d'Uri Eisenzweig), on sait à quel point la structure narrative de l'intrigue policière a tendance, à l'origine, à privilégier le rétablissement de l'ordre, le respect des conventions et le retour à la norme. Mais pas un mot, dans l'essai, de ce contrepoint. Faut-il également rappeler que, lisant un polar, je me situe avant tout dans un horizon confortable où j'anticipe que, de toute l'angoisse de ne pas savoir, je serai délivré(e) par le procédé cathartique de la révélation finale ? Certes, penser le potentiel contestataire du polar est intéressant, voire nécessaire : proclamer que c'est là sa « nature » relève du vœu pieux.

Cette « nature », par ailleurs, demeure une idée éminemment problématique du texte de Regard. En effet, l'argumentaire se fonde sur l'idée que l'Histoire du genre policier est à remanier, mais oublie assez rapidement que celle du *gender* nécessite elle aussi quelques annotations. Plusieurs remarques mâtinées d'essentialisme font sourciller (« *Qui mieux que les femmes connaît la complexité de la réalité ?* » ; « *les femmes analysent toujours les signes* » ; la détection serait « fondamentalement *féminine* » "je souligne"). L'auteur semble oublier qu'un préjugé, parce que favorable, n'en reste pas moins un. Savoir comprendre la distinction entre ce qui serait intrinsèquement féminin et ce qui serait traditionnellement associé à la féminité exige un recours à la dimension performative du genre, sans quoi il devient épineux de ne pas prendre certaines constructions pour de douteux absolus, peu importe la hauteur des piédestaux sur lesquels ils nous élèvent. On aura beau trouver timides ou courtes les interprétations de Granier, il n'empêche qu'elles ne faisaient pas l'économie de ce problème : « *Si on considère le fait d' "être femme" non comme un destin biologique mais comme une position historique située* », écrit-elle, « *on n'a pas affaire à une écriture "féminine" qui serait le reflet d'une différence des sexes, mais à un travail d'auteur conscient de la différenciation sociale des sexes.* »

ÉLIDER

Malgré de bonnes intuitions d'analyse (l'auteur excelle dans sa lecture des textes, mais obtient des résultats moins heureux lorsque vient le temps d'en tirer des constats), on aurait souhaité que l'élucidation d'une problématique aussi riche ne passe pas par l'éclusion de la notion de genre, que l'auteur écarte sitôt citée. Ce qu'on pardonne avec nettement plus de difficulté, cependant, c'est l'éclusion systématique du féminin à laquelle se livre Regard, qui se dit « *piégé* » dans la langue « *par la force du neutre masculin* ». Ainsi, commente-t-il, « *[j]e dirai "le détective", quand je penserai "la détective" [...]. Quelques rares tentatives d'écriture inclusive, si dommageable au confort de lecture, ne me sortiront pas de cet imbroglio, que j'assumerai donc, prêtant le flanc à la critique facile, de tous les côtés, inévitablement. Ma résignation n'aura d'égale que ma délectation à me faire réprimander par les *fétichistes de tout poil** ». Si on voit mal l'intérêt intellectuel de clouer au pilori quiconque s'entête à écrire sans considération pour l'inclusivité linguistique, on admet difficilement qu'un critique

masculin, qui s'accapare précisément l'épineuse problématique de la représentativité, puisse éclipser ainsi la question en qualifiant son geste de « *prudente, patiente ou provisoire neutralité* », tout comme on supporte mal la posture victimaire qu'il adopte en le faisant. Comment concevoir que ceux qui ont bâti l'Histoire telle qu'il la dénonce puissent avoir pensé autrement en établissant une lignée de pères fondateurs du roman policier ?

Il faudra donc se résigner paisiblement à être rangé(e) au rang des « *fétichistes de tout poil* » dès lors qu'on considère les partis pris linguistiques de l'auteur – d'un livre rédigé par un homme et qui, pourtant, s'écrit au bout du compte sur le dos d'une communauté de femmes écrivaines – comme réactionnaires. Ce terme aura peut-être, il faut l'espérer, l'avantage d'apaiser sa peur de l'écriture épiciène : il pourra se rassurer de sa neutralité apparente, puisqu'il s'accommode d'un « e » muet, quel que soit l'accord en genre. Si, pour Regard, le masculin l'emporte, avec Granier, je préfère pour ma part les femmes qui s'emportent, et dégagent leurs voyelles comme leur revolver.